

Les draps d'herbe noire

Pas une promesse mais un repli d'ombre, tiède et disponible,
que parfument des mensonges anciens.
Pas d'éclat sacré, seulement la lueur crue d'un désir en maraude.

Là, sous la lumière brisée, il t'accueille.
Ses lèvres posées juste avant le seuil
pour embrasser le silence d'usage.

Sa main effleure ta nuque
comme un prêtre trouverait son autel
dans cette même avidité tranquille.
Les peaux tremblent,
errance des novices qui s'abandonnent.

Pas de parole claire :
des souffles, des consignes murmurées,
l'eau sournoise du culte qui glisse dans les replis.
De fièvre, de promesses, de caresses exactes.
De rites sans mémoire.

Sens ce parfum,
union bancale de chair inquiète.

Il borde les rivages d'une terre d'offrande,
terre mouvante, terre sans serments.
Nuits froissées.
Étoffes glissant lentement
sur la pente tremblante de tes hanches.
Et ces soupirs,
dressés,
fragiles,
peupliers noirs plantés dans le soir qui vacille.

Il pleut sur ton ventre.
Non pas une pluie d'aube,
mais cette bruine trouble qui brouille les certitudes.
Tu t'ouvres, glissante et offerte comme une morte vivante
dans un théâtre sans public.

Le faux prophète connaît la route.
Celle qui mène aux chambres désordonnées du corps.
Combien de peurs vides, de clartés vermoulues ?
Combien de volets ont claqué dans ta gorge ?

Il cherche tes seins sous la mousseline qui se débat.
Sa bouche cueille la pointe rose entre deux fleurs fanées.
Et toi, tu gémis,
gémissements de fer froid dans un évier de pierre

où personne n'a bu depuis longtemps.

Ses doigts serpentent.
Ils vibrent,
ils fouillent dans les replis du doute.
Eux aussi connaissent les chemins
cent fois pris,
puis tracés,
puis effacés,
puis repris encore.

Aux portes d'une écluse encore tiède,
dans la buée d'un soir qui n'ose pas se refermer,
ils lutinent les certitudes, pistant l'aveu de l'âme pâle.

Devant ton vertige il s'arrête.
Il goûte ton trouble avec le calme d'un bourreau poli.
Pas de transcendance, juste une mécanique bien huilée
pour croire encore à l'orage sous une peau docile.

Vos corps sont des terriers de hasard.
Le tien se tend, se cambre, se brise presque.
Ton cri monte.
Il l'étouffe.
Le tient en laisse.
L'empêche de naître.
Un seul baiser efface l'horizon et sa clarté de nacre.

Devant toi, le jour.
Mais il reste derrière, tapi dans les draps roussis,
reprenant souffle et empire,
reprenant ton cœur de terre en friche.

Dans le lit froissé, tes cuisses encore humides d'illusions.
Lui est déjà ailleurs, lavant ses mains dans l'ombre,
prêt à bénir la prochaine qui cherchera
Dieu dans les doigts d'un homme.

Il te fallait croire.
Lui ne croyait qu'à ta croyance.

Et la nuit, complice,
referme sur vous
ses draps d'herbe noire.



Mon amour

Mon amour,
Rien ici n'a jamais commencé
Tout s'est seulement répété
Je traversais un système, pas un lieu

Je ne t'ai jamais aimée
Et toi, tu m'as toléré
Comme on tolère une fonction inutile

Les immeubles dressaient leurs vertèbres malades
Fenêtres crevées d'yeux morts
Aucune hauteur, seulement de la répétition

Nous avons grandi sous des consignes
Parlant bas pour ne pas déranger l'absurde
Apprenant à appeler choix ce qui n'en était pas
Dans nos poches : des preuves de passage
Rien qui mérite d'être gardé.

Tu as formé nos corps à l'endurance molle
Tu as limé les colères jusqu'à l'inoffensif
Remplacé le désir par la gestion
L'élan par la prudence
La rage par le sarcasme

Souviens-toi mon amour
Tu n'as jamais offert
Tu as prélevé

Les premières nuits sentaient la sueur recyclée
L'alcool tiède
La fatigue déguisée en fête
Nous confondions chute et apprentissage
Parce qu'il fallait bien nommer la chute

Aujourd'hui je te traverse comme un chantier abandonné
Sans haine
La haine demande encore de l'énergie

Je sais maintenant mon amour
Tu ne détruis pas
Tu uses

Et rester
C'était accepter
De devenir compatible



Ma mie

Ma mie, le sais-tu...

Que nos corps sont des cadavres en devenir ?
Nos chairs un sursis qui s'ignore, encore tiède ?

Chacun de nos pas dérange une odeur ancienne,
Cette odeur que le vivant feint de ne pas reconnaître.

Sous nos peaux, patiemment, veille la décomposition.
Longtemps, elle doit s'exercer avant de paraître.
Il lui faut tester à toute heure l'épaisseur des tissus.
Répéter le Grand Œuvre en silence, dans nos sommeils.

Tout en sachant l'inévitable fin, nos organes travaillent.
Nos cœurs battent pour user ce qui s'obstine, non pour durer.
Les os supportent puis commencent à compter leurs fissures.
Et nos estomacs obèses digèrent la fatigue du monde.

Ce qui tient encore en nous se nourrit de ce que nous perdons.
À recycler les douleurs, à remâcher les mêmes souvenirs,
Nous devenons peu à peu une pauvre et lente charogne
Condamnée à vivre à perpétuité de ses restes intérieurs.
Dans nos sueurs partagées, une promesse de putréfaction.

Enlacés dans notre sommeil, il y a cette posture exacte
Que prendra le trépas avant le froid définitif des draps.

Dans nos salives mélangées, la mémoire d'eaux stagnantes.

Et quand enfin la nuit refermera sa bouche sur nos souffles,
Ce ne sera pas la mort qui viendra,
Mais ce cadavre que nous portions déjà,
Se servant dans nos restes avec la patience d'un affamé.

Ma mie, le savais-tu...



Ce qui n'a pas vécu

Si tu devais venir à moi, ma sombre et belle ténébreuse,
Cela serait comme viennent les aubes des saisons mortes ;
Sans un bruit, par effraction dans la chambre des heures,
Le sang battant du jour reculant sous le poids de l'attente.

Je poserais mon ventre contre le tien, pierre contre pierre.

Nous marcherions longtemps dans des villes sans visage,
Nos pas résonnant contre un sol promis à l'effacement.
Je te livrerais le verbe appris du côté des vertiges,
Celui qui ne promet jamais rien sinon de disparaître.

Nos souffles s'apprendraient dans la brisure de la nuit.

Car il est des présences qui n'ouvrent aucune porte,
Des regards trop chargés pour soutenir la lumière,
Et comme un feu trop ancien pour encore brûler,
Tout l'amour du monde ne peut qu'échouer.

Le désir tellurique irriguerait la veine sourde des roches.

Alors nous resterions là, mêlés à ce qui pourrit lentement,
À boire l'ombre épaisse comme une eau déjà contaminée,
Afin que pour toujours, reste intact dans l'ultime silence,
Ce qui n'a pas vécu et ne saura donc jamais mourir.



L'entre-deux

C'était ce moment du jour,
Celui où l'on ne sait plus très bien
Si la lumière arrive encore à percoler,
Si elle s'en va à reculons derrière nous,
Ne laissant que cette tiède poussière,
Salbande sur l'éponte des choses.

Je marchais sans intention précise,
Le pas épousant une fatigue ancienne,
Celle qui ne connaît pas même son nom,
Mais tente de maintenir le corps droit
Même si l'âme penche toujours un peu plus.

Alors, j'ai pensé à toi.
Était-ce une pensée heureuse ?
Simplement parce que certaines absences
Reviennent comme des habitudes,
Sans bruit,
Et qu'on ne songe même plus à les chasser.

Le temps avançait avec prudence.
Il craignait de déranger la pulpe du réel.
Les minutes s'échouaient sur un sol boueux
Où traînaient de vieux souvenirs épars,
Des lendemains peu pressés d'accoucher.

M'asseyant sur le bord des eaux limoneuses,
Saturnienne surface laiteuse sans aucun reflet,
Des vagues amorphes s'échouaient à mes pieds,
Charriant pensées usées et désirs sans adresse.

L'opacité a lentement étendu sa main sur l'horizon,
Caresse hésitante sur les feux fauves du couchant.
Ses longs doigts étoilés racontaient des hallucinations,
Des légendes oubliées dans les limbes d'un songe.

Quand la nuit s'est enfin allongée de tout son long,
Elle n'a rien pris, juste élargi l'espace des possibles,
Ceux qui existent pour durer dans l'entre-deux,
Simplement présents à ce qui persiste.



Dernière saison

Il y a ce temps
Que je ne puis te nommer
Il s'effiloche dans mes paumes
Comme une corde humide
Qui tire sans fin
Dont chaque fibre
Reste plantée sous la peau

Plus irrévocable
Qu'un fleuve en hiver
Lorsqu'il rompt ses amarres
Et laisse sur les berges
Des carcasses de barques
Le ventre ouvert
Aux pluies sans pardon

Plus jamais nos rires
Mon amour
Ne referont

Surface

Il y a cet enfant
Qui croyait que les jours
Revenaient par le même sentier
Avec leurs billes de verre
Leurs genoux écorchés
Et la lumière intacte
Au bord des lèvres

C'est la même roue sourde
Venue d'on ne sait où
Qui broie nos printemps
Dans ses dents de métal
Des doigts d'horloger aveugle
Qui démontent nos souffles
Et dispersent nos heures
Comme des miettes sur la table

Plus jamais nos voix
Mon amour
Ne remonteront
Le courant

Il y a ce chagrin sans retour
Qui dépose sur nos épaules
Une neige précoce
Que nul soleil ne dissout
Une fatigue de vivre
Qui s'installe en silence

Entre deux battements

Un temps de lièvre traqué
À la course trop brève
Halètements pris
Dans le collet des saisons
Son regard encore vif
Mais déjà traversé
Par la buée des fusils

Nous saurons trop tard
Mon amour
Que jamais le temps n'a perdu

Ce qu'il nous prenait.



La déchirure

Dans le velours d'un silence serti de larmes,
Je me souviens encore de cette déchirure,
Cet ossuaire abandonné sous une lune rousse,
Ces marbres léchés par une langue de poussière.

Sur les croix ébréchées aux habits de mousse,
Le temps égarait ses écailles contre le granit.
Parmi les quelques rares allées en perdition,
Un vent halluciné guidait mon pas pesant.

L'humus exhalait des gémissements humides,
Un lent murmure narrant la glèbe de nos vies.
Les pierres racontaient un monde harponné,
À jamais décomposé parmi les stèles funéraires.

Le ciel déglutissait des débris de souvenirs sépia.
Ils gelaient sur la froideur de tombes anonymes.
En déposant enfin ma besace d'amant solitaire,
Je ne crois pas avoir pleuré devant ta sépulture.